

LE CRIME

DE

L'Impasse Roussin

PAR
Delphi Fabrice

Et sa grande surprise, deux hommes avec des manteaux couleur murelle, comme dit le bon Ponson du Terrail, en étaient descendus, un large feutre rabattu sur les yeux. Les deux hommes s'avançaient verticalement d'une manière de paquet dissimulé dans une étoffe verte.

Ils avaient franchi résolument les trois pas de la porte secrète, l'un d'eux en avait fait fonctionner la serrure; l'autre était ovale et ils s'y étaient engouffrés, avaient gravi le petit escalier de pierre qui, venant tout de suite, à la muraille, menait aux appartements privés du palais.

Sans trop savoir pourquoi, Zaës s'était jeté sur leurs pas.

A leur suite, il avait ascendu les degrés, avait assisté à la scène muette du dépôt du fardeau sur le lit et avait eu juste le temps de faire précipitamment pour ne pas être remarqué par les inconnus.

En descendant, il avait d'un geste machinal, recueilli un morceau de l'étoffe verte ramagée de chimères d'or, déchiré, arraché par quelque aspiété.

Dehors, sur l'avenue solitaire, il avait fait le tour de l'auto et à son grand étonnement,

il avait constaté que la voiture n'était pas numérotée.

Alors ?

Il n'avait pu pousser loin ses investigations. Les deux hommes mystérieux avaient repris leurs places dans l'automobile qu'un chauffeur aussi mystérieux qu'eux avait fait démanter.

Intrigué, ne comprenant rien à l'aventure, Zaës était alors entré au palais Beauvau.

Et moins d'une demi-heure après, il avait eu l'explication, — combien douloureuse, et combien stupéfiante — de cette montée nocturne et nocturne d'un cadavre par deux bandits.

Depuis ce jour, Zaës était tourmenté par ce mystère qu'il s'était juré de mettre à jour.

Il avait peu ou prou le signalement des inconnus, il ne possédait pour le mettre sur la piste des assassins (car il ne doutait pas que son ami Louis Dumont n'ait été assassiné), il ne possédait que ce lambeau d'étoffe verte ramagée de chimères d'or qu'il avait reconnus avoir servi de fond au portrait du Président du Conseil par le peintre Ferveil.

Mais combien cette preuve — et encore en est-ce bien une ? — était mince ?

Penser que le peintre ait été pour quelque chose dans l'affreux drame qu'il présentait ? Pure folie !

Ferveil était, assurait-on de tous côtés, un noble caractère, d'une droiture proverbiale, d'une honnêteté à laquelle tous ses confrères amis et ennemis, aimaient à rendre hommage. Il vivait entre sa vieille mère qu'il adorait et sa femme. Le ménage, assez modeste, était bien accueilli, partout on le félicitait.

Mme Ferveil, elle, était peut-être un peu coquette, un peu sensible aux compliments et aux flatteries... Mais qu'il était la faute ? Elle était fort jolie femme, très intelligente,

musiciens consommés, agréables.

Alors ?

Zaës se heurtait toujours à cela. Et au coup s'il pouvait prendre corps et son esprit...

Pourrait-il ?

Où, il se sentait juré qu'il aurait et qu'une heure sonnerait où il vengerait seul son infortuné ami. Voilà neuf années qu'il attendait cette heure-là...

Et ce crime de l'Impasse Roussin qui venait brutalement réveiller, aviver tous ses espoirs, réchauffer son cœur, lui faisait dire : — Décidément prononcé-t-il à voix haute, cela fait bien du drame sur le drame du mystère sur le mystère. Et il faut que je sache tout, coûte que coûte, ou sinon je ne suis pas digne de m'appeler Zaës !

Il se pencha, et partit en lançant à la vieille Marie-Anne de plus en plus éperdue par les apaches :

— A bientôt !

III

LE PEINTRE FERVEIL

Durant quinze jours, trois semaines, un mois, Zaës rôda autour de la maison de l'Impasse Roussin, la sinistre maison du drame. On ne voyait que lui, sa silhouette dans la vieille Marie-Anne de plus en plus éperdue par les apaches :

— A bientôt !

III

LE PEINTRE FERVEIL

Durant quinze jours, trois semaines, un mois, Zaës rôda autour de la maison de l'Impasse Roussin, la sinistre maison du drame. On ne voyait que lui, sa silhouette dans la vieille Marie-Anne de plus en plus éperdue par les apaches :

— A bientôt !

ne fait de pression sur eux; seulement, on agace les reporters en les lançant sur des pistes et des hypothèses invraisemblables, mais qui, par le fait même qu'elles sont ainsi, trouvent toujours amateurs, — bizzarerie !

Zaës savait tout cela. Il était assez instruit sur son métier pour ne pas donner dans les indications des nouvelles. Il n'en acceptait aucune sans contrôle. Aussi, la vérification sévère de chaque fait annoncé ne le mena pas très loin.

Les mois après la crime, il n'était pas beaucoup plus avancé que le matin même où il en avait eu le connaissance. Et pourtant ce n'était pas faute de s'être dépensé, d'avoir donné de sa personne !

Le double assassinat de l'Impasse Roussin restait toujours aussi enveloppé de mystère. On ne savait rien, rien que ce que Mme Ferveil contait comme l'exacte vérité; l'entrée nocturne et inopinée de deux hommes masqués et vêtus de lévites noires en compagnie d'une femme rousse, — le tri assassin.

Si la police paraissait se contenter de cette version, il n'en était pas de même de l'opinion publique. Le récit tragique de la veuve, encore plus tragique, trouvait bien des sceptiques. De sourdes rumeurs, narquoises, hostiles, couraient sur la femme du peintre. Les assassins masqués, leurs menaces pour se faire remettre l'argent et les bijoux de Mme Ferveil, tout cela semblait bien romantique à la foule. Et Zaës, admirant une fois de plus la sagesse populaire, partageait les sentiments généraux, sentiment renforcé chez lui par la connaissance de la fin mystérieuse de son ami Louis Dumont, le Président du Conseil.

Que dire et que faire ?

Tout autre que Zaës aurait désespéré. Mais l'écrivain était soutenu dans ses recherches par son indomptable courage, son

ardeur croissante à rechercher la vérité.

Un soir où, las d'avoir débrouillé pour la centième fois par la rue de Valenciennes et le quartier Montparnasse, il se décida à rentrer chez lui, rue Mansart, dans sa garçonnière, comme il remontait la rue de Valenciennes, une main familière s'abattit sur son épaule.

— Monsieur Zaës !

Le journaliste se retourna et se trouva face à face avec un homme taillé en hercule qui lui souriait et qu'il reconnut de suite.

— Constantin ! Ah ça, quel diable faites-vous par ici ?

La figure de l'homme s'épanouit davantage.

— Ce que je fais ? Eh bien, mais je travaille !

— Vous travaillez ? Il y a donc des lites dans un musé-hall du quartier ?

— Parfaitement, fit l'athlète, au Karaal de Paris... Je suis engagé.

Et il continua sur un ton d'amical reproche.

— Comment, M. Zaës, c'est à vous que je suis obligé d'apprendre ce qui vous allez cependant avec tant d'intérêt tout ce qui touche le sport ?

— Excusez-moi, Constantin, répondit le journaliste, je suis tout préoccupé depuis un mois... Je vis ma vie à côté... en marge de tout.

— Vous, répliqua le lutteur en faisant un petit signe de doigt, je vois ce que vous avez... Vous êtes amoureux... Ah ! je connais ça... J'ai passé par là aussi, mais j'en suis revenu... peut-être mieux pour mieux repartir, d'ailleurs... En attendant, vous ne pouvez pas me refuser de prendre un verre avec moi... Car vous êtes mon élève, monsieur Zaës, et un élève doit je suis fier... Vous me devez la moitié de vos bièzes... Entrons donc là... Nous trinquerons avec

les amis... Vous devez en connaître pas mal... C'est là que nous nous réunissons tous... C'est comme ça que j'ai fait mon quartier général.

Et Constantin poussa Zaës dans un petit café-bureau de tabac, où leur entrée fut saluée amicalement. Le journaliste était toujours bien accueilli dans ce monde où il se comptait que des sympathies et accablé de fois il avait pris la défense de toute cette population de lutteurs, gymnastes, acrobates, dompteurs : « un monde », comme il le disait, — qui intéressait beaucoup plus que les pantins des grands bars et du Boulevard.

Il serra des mains, et à cet instant d'Auguste de Bordeaux, de Louis le Marin, de Florent de Marseille, celle aussi de Pierre Paris, le champion du monde.

— Constantin et lui allèrent s'asseoir à une petite table, où le garçon leur servit deux bièzes.

— Et que devenez-vous, Constantin ? Interrogea l'écrivain. Il y a un siècle qu'on ne vous a vu ?

— Ça fait fort vrai, fit le lutteur, je n'ai rien fait d'un an sans travailler.

— Vous avez vécu de vos rentes ? Bien complimenter ! On voit que ça rapporte, la lutte !

— Oh ! de mes rentes ! pas précisément, monsieur Zaës... Je travaille... Je travaille sans travailler, quoi !... Un métier de paresseux !... Oh ! de tout repos, pas spécialement... J'étais modeste.

— Modeste ?

— Oui, modeste... J'ai posé chies des lettres. Et je vais vous dire, monsieur Zaës, s'il n'y avait eu qu'à passer dans les beaux quartiers, ça m'aurait été égal... J'en ai bien vu d'autres !

— Et vous en voulez encore, soyez tranquille !

avance subitement et l'ouvrir et le bout de la manivelle de la main droite pris entre le crochet et l'anneau de la berline et fortement conclusions.

Le délégué estime que s'il y avait eu un homme pour accrocher et décrocher, Demoyelle n'aurait eu qu'à s'occuper du cheval et l'accident ne se serait pas produit.

Il en fait en conséquence incomber la responsabilité à l'exploitant.

Visite réglementaire. — Descendu au niveau de 238 mètres, le même délégué a visité la veine Jacqueline. Il a constaté qu'à la taille Trécat, les conditions font défaut. Le délégué est complètement détruite. Il est urgent de la remplacer le plus tôt possible.

En haut de la descente de Duret, le boitage est défectueux ainsi qu'en haut du traînage méca-mécanique.

A la descente de Dupont, les voies sont trop petites, il faut faire rectifier les berlines, et dans certains endroits, il importe de consolider le boitage à certains endroits. Au beurtin Desprez, en haut du petit treuil, dans la voie de fond, les bois de la poutre sont cassés et la carène est très défectueuse. Dans les voies, le boitage est mauvais, il n'y a plus de porte d'éclairage.

Le délégué fait remarquer à l'exploitant qu'il y a une équipe d'ouvriers qui ne travaillent à une quarantaine de mètres dans une voie sans retour, où l'air fait défaut, ce qui est contraire au règlement.

LA HERNIE

Grâce à la Méthode « CLAVERIE », de Paris, plus de 950,000 blessés ont été soulagés.

Il n'est pas besoin de redire la réputation universelle acquise par M. A. CLAVERIE, le grand Spécialiste de Paris, dont la méthode traite humainement les hernies, rendant plus de 950,000 blessés à la santé, au travail, à la vie.

Son Appareil Pneumatique, Imperméable et sans Herèse, considéré à juste titre par tout le Corps Médical comme la perfection même de l'appareil herniaire, est le seul vraiment sérieux et vraiment scientifique.

Puissant et souple, invisible, imperceptible et imperméable, il permet les exercices et les travaux les plus violents, et procure dès son application une sorte d'empoisonnement qui, souvent limité, jamais égalé, les Appareils CLAVERIE restent sans contredit sans rival au monde.

Toutes les personnes qui souffrent de Hernies, Descentes, Efforts, Déplacements des organes, etc., ont donc intérêt à profiter du passage de M. CLAVERIE, qui, à l'aide de son Appareil, fera l'application de ses appareils incomparables, de 9 heures à 5 heures, à :

CALAIS, Mardi 6 Juillet, Hôtel Metairie.
DUNKERQUE, Mercredi 7 Juillet, Hôtel du Cap-Beauvau.
HAZEBROUCK, Jeudi 8 Juillet, Hôtel St-Georges.
LILLE, Vendredi 9, Samedi 10 et Dimanche 11 Juillet, Hôtel de l'Europe (32, rue Bassin).
ARMENETRES, Lundi 12 Juillet, Hôtel du Nord.
ROUBAIX, Mardi 13 Juillet, Hôtel Ferraille.
TOURCOING, Mercredi 14, Hôtel du Cygne.
BOULOGNE, Jeudi 15 Juillet, Hôtel-Hostel de la Gare.
CAMBRAI, Vendredi 16, Hôtel de France.
LE CATEAU, Samedi 17, Hôtel du Nord.
DENAIN, Dimanche 18, Hôtel de l'Europe.
AVESNES, Lundi 19 Juillet, Hôtel du Nord.
VALENCIENNES, Mardi 20, Hôtel du Commerce.
MAUBERGE, Mercredi 21, Hôtel du Grand-Carré.

Geintures VENTRIÈRES CLAVERIE, pour la guérison des déplacements des organes chez la femme.

ANEMIE EN 20 JOURS

PALES COULEURS, NEURASTHÉNIE, FLUENTS BLANCHES, CONVALESCENCE

ATVIENTE

Odeurs de Femmes

Beaucoup de femmes doivent leur pouvoir à l'odeur qu'elles-mêmes s'exhalent. C'est d'ailleurs cette modification qui a probablement amené les progrès de la civilisation.

Agnes Sorel, maîtresse de Charles VII, fleurait, dit-on, la violette; Diane de Poitiers, favorite de Henri II, sentait l'ambre; et Mme de Maintenon, à l'apogée de sa gloire, exhalait un grand nombre de femmes « fleurées », en un mot, un non moins grand nombre exhalent une odeur désagréable.

Et tel, nous n'entendons pas parler des rares femmes qui régissent les soins élémentaires de propreté et d'hygiène, mais de celles qui ne sentent pas bon naturellement. C'est une constatation faite journellement par nous, médecins, qu'une femme qui ne jouit pas d'une santé parfaite, ne bénéficie pas de cette pureté d'odeur, de cette fraîcheur et de cet ajustement au charme de bien des femmes.

Parmi les femmes malades, nous tenons pour certain que celles qui sont offusquées d'un mauvais fonctionnement de l'estomac et de l'intestin sont celles qui ont le plus à souffrir, car elles ont le plus à souffrir de la mauvaise odeur qu'elles exhalent. Point n'est besoin d'être grand chimiste pour deviner les raisons. Les résidus des digestions journalières incomplètes qui séjournent dans l'estomac s'y corrompent après fermentation, ce qui donne naissance à des produits acides, les nausées, les vomissements, et ne sont pas faits pour donner une haleine suave; il est compréhensible que l'organisme tout entier, éminemment absorbant, en subisse comme une sorte d'empoisonnement.

De même, les personnes qui souffrent d'atonie de l'intestin, celles qui ne vont pas régulièrement à la selle, personnes qui reconnaissent à leur haleine, à leur visage, à leur corps, une sorte d'empoisonnement qui n'est pas sans avoir d'influence sur l'odeur de leur corps.

Femmes coquettes, qui ne voulez pas perdre ou qui désirez retrouver un de vos plus précieux atouts, méditez ceci et laissez-moi, puisqu'il le dois au cas d'acquiescement, vous donner un petit conseil.

Pour mettre un terme à vos maux d'estomac, à vos digestions pénibles, pour retrouver le fonctionnement parfait de l'intestin, je vous conseille de prendre les Pilules Pink, qui m'ont toujours donné de bons résultats.

Elles purifient les maux d'estomac, donnent de bonnes digestions et qui plus est ont une influence bienfaisante sur l'ensemble de l'organisme. Elles agissent par leur action générale et complète pour employer une expression qui n'est pas scientifique mais qui rend bien ma pensée. En prenant les Pilules Pink, vous mettez un terme à vos souffrances, ce qui est déjà beaucoup et vous évitez de nouvelles douleurs et fraîcheur de vos organes sains, odeur si agréable de la femme qui n'est pas l'arme la moins puissante de la coquetterie féminine.

5775

RENTE 3% 40 à 50 % l'an

EN 20 JOURS GUÉRISON RADICALE EN 20 JOURS

CONFITURE ou VINCENT-PAUL

Participation par parts de 100 francs

Notes nominatives au porteur

E. ROTHSCHILD, 7, rue de la Vierge, 7, 201-41, PARIS.

Chronique Financière

BOURSE DE BRUXELLES

Paris, Bruxelles, Lille

du 3 Juillet 1909

BOURSE DE PARIS

Fonds d'Etat

Empreintes des Villes et Obligations

Chemin de fer - Transports

Actions

Values Industrielles

LE RENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

Publié à Lille, 5, Grand-Place.

On y trouve toutes les informations financières intéressantes et une revue hebdomadaire de Lille, Paris et Bruxelles.

Le Gérant: Emile Gauthier.

Lille, 21, rue de Belfort.

Théâtres, Fêtes et Concerts

Omnia - Cinématographe Pathé

(Rue Esquermoise, Lille)

«Omnia a fait hier, en matinée, une de ses plus belles recettes de l'année. Un très grand nombre de spectateurs n'ont pu trouver de places en raison de l'affluence énorme. Beaucoup de monde également le soir et grand succès pour le drame si émouvant du « Pauvre Gossé », dans lequel M. Desfontaines, qui a joué avec une minutie admirable, le rôle d'un clown assassin et qui, troublé par le remords, se tue dans un exercice de cirque.

Ce soir, à huit heures trois quarts, représentation. La dernière du « Pauvre Gossé » aura lieu jeudi.

C'EST LA MÊME CHOSE !

Voilà ce que beaucoup de Cafetiers Cabaretiers, qui n'ont pas de

BANYULS-TRILLES

disent aux clients qui leur en demandent en leur servant un autre produit

EH BIEN NON,

CE N'EST PAS LA MÊME CHOSE

attendu que les BANYULS-TRILLES est un véritable apéritif recommandé par le corps médical parce qu'il est soigneusement préparé avec un vieux et excellent vin pur et le meilleur quinquina, tandis que ce qu'on leur sert à la place...

Aussi ne saurions nous trop engager le public à ne consumer d'autre apéritif que le BANYULS-TRILLES et à exiger l'étiquette sur la bouteille.

523.5

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

Maladies de la peau, Vices du sang

Ulcères de Varices
Eczéma, Dartres, etc.

guéris par le

Dépuratif DELEZENNE

Le Flacon : 4 fr. et 1/2

Baume Ste-Benoîte : 1.50

Franco contre mandat de 6 fr.

Ph^o PROUST, 7, rue des Arts, LILLE

Eviter les contrefaçons.

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

LA MEILLEURE RÉPARATION DE PNEUMATIQUES SE FAIT CHEZ J. VITTOU

15, rue du Ballon, St-Maurice, Lille

LE CRIME

LES DEUX DIANE

par Alexandre DUMAS

La visière du casque fut relevée par la violence du coup, et l'éclair de la lance entra profondément dans l'œil du roi et sortit par l'oreille.

Il n'y eut que la moitié des spectateurs déjà distraits et levés pour le départ qui vit ce coup terrible. Mais ceux-là poussèrent un grand cri qui avertit les autres.

Cependant, Henri avait lâché la bride, s'était attaché au col de son cheval, et avait échappé ainsi la carrière au bout de laquelle le régiment messieurs de Vieilleville et de Boisy.

Ah ! je suis mort ! ce fut la première parole du roi.

Il murmura encore :

— Qu'on n'inquite pas monsieur de Montmorency... c'est injuste... je lui pardonne.

Et il s'évanouit.

Nous ne peindrons pas le trouble qui suivit. On entraîna Catherine de Médicis à demi-morte. Le roi fut transporté sur le champ dans sa chambre de Tournelles, sans qu'il eût repris connaissance un seul instant.

Gabriel était descendu de cheval, et restait debout contre la barrière, immobile, pétrifié, comme frappé lui-même par le coup qu'il avait porté.

Les dernières paroles du roi avaient été entendues et répétées. Nul n'osait donc l'inquiéter. Mais on chuchotait autour de lui, et on le regardait à l'écart avec une soif d'inf...

L'air de Coligny, qui avait assisté au tournoi, eut seul le courage de s'approcher et d'un vague soupçon que l'accident qui le feignait de déplorer n'était pas tout à fait un accident. Au fond, le protestant et l'ambitieux, sans vouloir en convenir vis-à-vis de leur conscience, présentaient bien, celui-ci que Gabriel avait saisi à tout hasard l'occasion de servir à l'instar d'un protecteur admiré, celui-là que le fanatisme du jeune huguenot avait pu l'entraîner à dévorer ses frères opprimés de leur persécuteur.

Tous deux s'étaient donc cru obligés de venir dire quelques bonnes paroles à leur discret et dévoué auxiliaire, et voilà pour quoi ils s'étaient rapprochés de lui tout à tour; et voilà pourquoi Gabriel avait accueilli leur double erreur avec ce triste sourire.

Cependant le duc de Guise était resté dans les groupes troublés qui l'entouraient. Gabriel jeta en effet les yeux autour de lui, vit cette curiosité effrayée dont il était l'objet, et se détermina à s'éloigner du lieu fatal.

Il revint à son hôtel de la rue des Jardins, Saint-Paul, dans ce que personne n'arrêta au départ.

Aux Tournelles, la chambre du roi était fermée à tout le monde, excepté à la reine, à ses enfants, et aux chirurgiens accourus pour assister le royal blessé.

Mais Ferveil, et tous les autres médecins reconquirent bien vite qu'il n'y avait plus d'espoir, et qu'ils ne pourraient sauver Henri II.

Ambroise Paré était à Péronne. Le duc de Guise ne pensa pas à l'envoyer chercher. Le roi resta quatre jours sans connaissance.

Le cinquième jour, il ne revint un peu à lui que pour donner quelques ordres, pour commander notamment qu'on célébrât sur-le-champ le mariage de sa sœur.

Il y fit assés la reine et lui fit ses recom-

mandations touchant ses enfants et les affaires du royaume.

Puis, la royauté prit, et le cœur, et l'agonie.

Enfin, le 10 juillet 1559, le lendemain du jour où, selon sa dernière volonté, sa sœur Marguerite en larmes avait épousé le duc de Savoie, Henri II expira, après onze longs jours d'agonie.

Le même jour, madame Diane de Castro était partie du platôt s'était enfuie pour son ancien couvent des Bénédictines de Saint-Quentin, ouvert depuis la paix de Cateau-Cambrésis.

Règne de François II

XIII

Nouvel état des choses

Pour la nouvelle comme pour le favori d'un roi, la vraie mort ce n'est pas la mort, c'est la désgrâce.

C'est ce résultat que Montgomery devait donc avoir suffisamment vengé sur le comte de Montmorency et sur Diane l'horrible mort de son père, si, par lui, les deux coupables tombaient de la puissance dans l'exil, et de l'éclat dans l'oubli.

C'est ce résultat que Gabriel attendait encore dans la mort et songeuse solitude de son hôtel, où il s'était enveillé, après le coup fatal du 30 juin. Ce n'était point son propre supplice qu'il redoutait, si Montmorency et sa complice restaient au pouvoir, c'était leur absorption. Et il attendait.

Durant les onze jours d'agonie de Henri II, le comte de Montmorency avait mis tout en œuvre pour conserver sa part d'influence dans le gouvernement. Il avait écrit aux princes du sang, les exhortant à venir prendre leur place dans le conseil du jeune roi. Ses instances s'étaient adressées sur-

tout à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le plus proche héritier du trône après les frères du roi. Il lui avait demandé de se hâter, et que le moindre retard allait donner à des étrangers une supériorité qu'on ne pourrait plus leur ravir. Enfin, il avait envoyé courrier sur courrier, excité les uns, sollicité les autres, et n'avait rien obtenu pour former un parti capable de tenir tête à celui de Guise.

Diane de Poitiers, malgré sa douleur, l'avait aidé de son mieux dans ses efforts; car sa fortune, à elle aussi, était maintenant attachée à celle de son vieux cousin.

Avec lui elle pouvait régner encore, sinon directement efficacement du moins.

En effet, quand le 10 juillet 1559, l'atée des fils de Henri II fut proclamé roi par le parlement d'armes, sous le nom de François II, le jeune prince n'avait que seize ans, et, bien que la loi le déclarât majeur, son âge, son inexpérience et la faiblesse de santé le désignaient à abandonner pour plusieurs années la conduite des affaires à un ministre plus puissant que son nom ne lui-même.

Mais enfin, quel serait ce ministre ou plutôt ce tuteur ? Le duc de Guise ou le comte de Montmorency ? Catherine de Médicis ou Antoine de Bourbon ?

La question pendait le lendemain du jour de la mort de Henri II.

Ce jour-là, François II devait recevoir à trois heures les députés du parlement. Ce qui qu'il leur présenterait comme son ministre pouvait, en conscience, être salué par eux comme leur véritable roi.

Il s'agissait donc d'empêcher la partie, et le matin de ce 12 juillet, Catherine de Médicis et François de Lorraine s'étaient rendus, chacun de son côté, auprès du jeune roi, sous prétextes de lui apporter leurs doléances, mais, en réalité, afin de lui souffler leurs conseils.

La veuve de Henri II avait même entreint,

pour ce but important, l'étiquette qui lui permettait de rester quarante jours sans se montrer.

Catherine de Médicis, opprimée et laissée à l'écart par son mari, avait senti, depuis douze jours, s'éveiller en elle cette vaste et profonde ambition qui remplissait le reste de sa vie.

Mais, puisqu'elle ne pouvait être la régente d'un roi majeur, sa seule chance était de régner par un ministre dévoué à ses intérêts.

Le comte de Montmorency ne devait pas être ce ministre, il n'avait pas peu contribué sous le précédent règne à gêner l'influence légitime de Catherine, pour y substituer celle de Diane de Poitiers. Le roi n'aurait pu lui pardonner pas ces menées, et ne songerait plutôt qu'à le punir de ses procédés, toujours durs, et souvent barbares envers elle.

Antoine de Bourbon eût été dans sa main un instrument plus docile. Mais il était de la religion réformée; mais Jeanne d'Albret, sa femme, était une ambiteuse, elle aussi; mais enfin son titre de prince du sang, joint à ce pouvoir effectif, pouvait lui inspirer de dangereuses velléités.

Restait le duc de Guise. Seulement, François de Lorraine allait-il reconnaître de bonne grâce l'autorité morale de la reine-mère, ou bien se refuser à tout partage de la puissance ?

C'était ce dont Catherine de Médicis était bien aise de s'assurer. Aussi accepta-t-elle avec joie l'espect d'entrevue qui se présenta le jour de la malinée de ce jour décisif, le mardi 12 juillet, pour l'entrevue entre elle et François de Lorraine.

Elle allait trouver ou créer des occasions d'éprouver le Balafre, et de sonder ses dispositions à son égard.

Mais le duc de Guise, de son côté, n'était pas moins habile en politique qu'à la guerre,

pour ce but important, l'étiquette qui lui permettait de rester quarante jours sans se montrer.

Catherine de Médicis, opprimée et laissée à l'écart par son mari, avait senti, depuis douze jours, s'éveiller en elle cette vaste et profonde ambition qui remplissait le reste de sa vie.

Mais, puisqu'elle ne pouvait être la régente d'un roi majeur, sa seule chance était de régner par un ministre dévoué à ses intérêts.

Le comte de Montmorency ne devait pas être ce ministre, il n'avait pas peu contribué sous le précédent règne à gêner l'influence légitime de Catherine, pour y substituer celle de Diane de Poitiers. Le roi n'aurait pu lui pardonner pas ces menées, et ne songerait plutôt qu'à le punir de ses procédés, toujours durs, et souvent barbares envers elle.

Antoine de Bourbon eût été dans sa main un instrument plus docile. Mais il était de la religion réformée; mais Jeanne d'Albret, sa femme, était une ambiteuse, elle aussi; mais enfin son titre de prince du sang, joint à ce pouvoir effectif, pouvait lui inspirer de dangereuses velléités.

Restait le duc de Guise. Seulement, François de Lorraine allait-il reconnaître de bonne grâce l'autorité morale de la reine-mère, ou bien se refuser à tout partage de la puissance ?

C'était ce dont Catherine de Médicis était bien aise de s'assurer. Aussi accepta-t-elle avec joie l'espect d'entrevue qui se présenta le jour de la malinée de ce jour décisif, le mardi 12 juillet, pour l'entrevue entre elle et François de Lorraine.

Elle allait trouver ou créer des occasions d'éprouver le Balafre, et de sonder ses dispositions à son égard.

Mais le duc de Guise, de son côté, n'était pas moins habile en politique qu'à la guerre,